Document generated on 08/06/2025 1:18 a.m.

Relations

RELATIONS

Le royaume québécois de Momus

Robert Aird

Number 761, December 2012

Le rire : banal ou vital?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68012ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Aird, R. (2012). Le royaume québécois de Momus. *Relations*, (761), 15–16.

Tous droits réservés © Relations, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

social promulgué par les puissants, l'émancipation cherche à secouer le caractère oppressant du statu quo. Or, quoi de plus accessible et pertinent que l'humour et les convulsions du rire pour surprendre nos conventions les plus figées? La liberté d'esprit propre à un humour de l'émancipation permet d'entrevoir une infinité de possibles et d'expériences politiques ou sociales. Les splendeurs de cet humour nous font ainsi *pressentir*, deviner confusément, que nous n'avons ni essence stricte, ni destin biologique ou spirituel à accomplir. Cela n'empêche d'aucune manière de faire résonner, dans le rire, nos désirs de justice.

S'il est admis que l'humour encadré par les grands festivals s'inscrit rarement – bien que cela arrive, pensons notamment à Nabila Ben Youssef – dans une logique d'émancipation, il est très difficile de croire qu'aucune communauté alternative ou dissidente n'arrive à le faire. Il suffit de porter le regard ailleurs que dans les grands médias pour le reconnaître. Par exemple, qui n'a jamais pouffé de rire ou eu un sourire à la vue d'un graffiti, d'un slogan ou d'un déguisement pendant la grève étudiante de 2012? De la Banane rebelle jetant des pelures de bananes dans la rue pour éviter de se faire arrêter par la police à la parodie de *La liberté guidant le peuple* par le groupe de musique humoristique Mise en demeure, la brèche sociale de la grève étudiante aura permis à tout un humour voulant rompre avec l'ambiance «Juste pour rire» de prendre enfin un peu d'espace sur la place publique (voir encadré, p. 17). Un autre exemple d'humour contemporain socialement corrosif se trouve sur un autocollant populaire aux États-Unis. En opposition au fameux *Support Our Troops* («Soutenons nos troupes»), on peut y lire: *Be nice to America. Or we'll bring democracy to your country* («Soyez gentil envers l'Amérique. Sinon nous apporterons la démocratie à votre pays»). Un humour émancipateur devrait potentiellement, sans que ce soit une nécessité absolue, froisser les forces politiques de la domination (État moderne, capitalisme, patriarcat, etc.) plutôt que de s'y intégrer passivement. ▶

Le royaume québécois de Momus

ROBERT AIRD

L'auteur est historien et professeur à l'École nationale de l'humour

La société humoristique est une thèse développée en France dans les années 1980 par Gilles Lipovetsky et que l'on retrouve encore aujourd'hui sous la plume de plusieurs intellectuels français, notamment Georges Minois et François L'Yvonnet (voir l'article de Jérôme Cotte). Mais dans quelle mesure peut-elle s'appliquer au Québec? Lorsque le gourou de l'humour, Gilbert Rozon, se permet de passer par-dessus la tête des élus pour négocier directement avec les étudiants en grève afin d'éviter que son festival ne soit perturbé, il est facile de penser que le Québec est un pays vassal du dieu Momus[1]!

UN PEU D'HISTOIRE

Au Québec, le rire devient une véritable industrie dans les années 1980. L'Occident est déjà entré depuis un moment dans l'ère du divertissement lorsque l'avocat Gilbert Rozon a l'idée de fonder un festival d'humour, en 1982. Celui-ci deviendra une multi-entreprise florissante consacrée au rire. L'empire Juste pour rire (JPR) étendra ses ramifications dans plusieurs pays, une première dans l'histoire, du moins si on exclut les associations dites *joyeuses* ou *bouffonnes* du Moyen Âge, qui organisaient des cortèges, des processions parodiques et satiriques, des mascarades et des farces.

Plus près de nous, les histrions amateurs qui cherchaient à suivre les traces d'Yvon Deschamps pourront dès lors utiliser les galas JPR diffusés à la télévision pour lancer leur carrière. Rapidement, les humoristes deviendront des figures incontournables des salles de spectacles, du petit écran et de la radio commerciale, lieu par excellence de la fête permanente. Sur Internet, les capsules et émissions humoristiques se développent à une vitesse vertigineuse. Le rire vient mélanger et confondre les genres. Par exemple, la «messe dominicale» de *Tout le monde en parle* est à la fois une émission d'affaires publiques et un *talk show* où le rire n'est jamais bien loin, venant désamorcer les tensions et décrisper les visages quand l'ambiance devient trop sérieuse. Le sérieux remporte rarement la manche contre ce rire obligatoire et tyrannique qui amène les politiciens à devoir prouver leur sens de l'humour et de la répartie.

Pour assurer le maintien et le développement des activités humoristiques, Gilbert Rozon a eu l'idée de former des bouffons professionnels. Fondée en 1988, l'École nationale de l'humour compte aujourd'hui un peu plus de 400 diplômés. Plus besoin d'apprendre le métier sur le tas. C'est encore une première dans l'histoire. Lors du trentième anniversaire du Festival JPR, l'animateur Stéphan Bureau a clamé que l'humour fait du Québec une société distincte. Les deux tiers des spectacles en salle sont humoristiques et cette industrie culturelle est la plus rentable au Québec. En 1999, le Groupe Rozon voit son monopole brisé par l'apparition d'un rival, le Grand Rire de Québec, qui produit des galas humoristiques diffusés aussi à la télévision.

LE RÈGNE DE MOMUS ET D'HERMÈS[2]

L'omniprésence de l'humour et de ses artisans dans un contexte d'industrialisation et d'institutionnalisation du

1. Momus personnifie la satire et la moquerie dans la mythologie grecque.
2. Hermès est un dieu de la mythologie grecque associé au commerce.

Cela dit, l'humour de l'émancipation ne s'accorde pas avec un sentiment de puissance ou avec un désir de pouvoir. La perte de contrôle provoquée par le rire émancipateur est plutôt l'expression de notre fragilité commune, de notre égalité dans la matérialité et la finitude du corps. La rigidité de nos croyances, de nos opinions, de nos identités et des classifications sociales se laisse ainsi transformer par le rire. Tout cela « éclate »… de rire ! C'est pour cette raison que prendre le parti du rire est un appel à une utopie toujours nébuleuse. Une utopie qui ne se figera jamais dans un seul sens dominant et encore moins dans le sens commun actuel. Autrement dit, l'humour n'est pas l'apanage d'une seule idéologie ou d'un programme politique précis que l'on cherche à instaurer. Il est plutôt une manière originale de révéler ce que nous partageons (personnellement et collectivement) en marquant une distance critique ou, plutôt, en laissant présager que les choses pourraient être autrement.

rire a soulevé diverses questions et controverses. On dénonce le financement gouvernemental accordé à cette industrie, on entend souvent des critiques reprocher aux humoristes leur homogénéité, leur vulgarité, leur médiocrité langagière, la vacuité de leur discours. L'impératif économique (vente de billets, cotes d'écoute) et les valeurs hédonistes de nos sociétés contemporaines amèneraient, selon certaines critiques, les humoristes à ne pas prendre de risques, à véhiculer un contenu insignifiant et conformiste ou tourné sur soi-même, sur son confort, sur son quotidien, sans remettre en question l'ordre établi. La pratique humoristique au service de la rentabilité marchande ferait primer le spectaculaire sur le message et sa présence dans l'industrie du divertissement lui aurait fait perdre sa vocation satirique. Le comique serait devenu un argument de vente, perdant ainsi sa valeur intrinsèque, détachée de toute logique mercantile.

La présence de plusieurs humoristes engagés ou encore de la série télévisée *Les Bougon* semblerait plutôt montrer que l'humour codifié, érigé en système, n'est pas nécessairement assujetti à la fatalité idéologique de notre époque. Pour paraphraser Maurice Lever lorsqu'il traite des confréries burlesques médiévales dans son ouvrage *Le sceptre et la marotte. L'histoire des fous de cour* (Paris, Fayard, 1983), l'humour est un spectacle et se consomme comme tel sans pour autant cesser de signifier. Reste à savoir si cet humour engagé est véritablement subversif. Si ce n'est pas le cas, peut-être vaut-il mieux sortir des sentiers battus par l'industrie et la pratique professionnelle de l'humour, comme le font Les Zapartistes? À moins que la société humoristique n'ait vraiment tué le « rire véritable », le « rire libre », comme le soutiennent plusieurs penseurs français?

Nul besoin d'illustrer ces propos avec un autre exemple d'humour explicitement politique. Adopter la posture intellectuelle de l'« idiotie » peut très bien générer des rires propres à l'émancipation dans la mesure où l'idiot permet une circulation du sens en rendant insignifiante toute une série de représentations communes. La figure du clown, qu'il soit à l'hôpital, dans les manifestations politiques ou que l'on improvise ses mouvements directement dans notre quotidien, est souvent une expression brillante de l'idiotie. Les impératifs du jeu social s'estompent momentanément avec lui. L'idiot et le clown bousculent ce qui semble aller de soi au lieu de clôturer le monde dans un mode d'être strict. Ils révèlent et refusent ce que nous sommes, faisant pressentir du même coup la contingence du monde.

En somme, le rire peut être un rempart contre les utopies autoritaires des plus puissants et contre celles qui ne cesseront de nous hanter à la suite des nombreuses expériences révolutionnaires ayant remplacé un despotisme par un autre. Pourtant, le « non-lieu » qu'est l'utopie (lieu idéal qui n'existe pas dans la réalité) est nécessaire pour penser l'émancipation. Pour évoquer l'utopie, l'écrivain satirique anglais Samuel Butler (1835-1902) emploie avec une intuition remarquable l'expression *Erewhon*, une anagramme de *no where* (« nulle part ») et de *here and now* (« ici et maintenant »). C'est peut-être l'incongruité sentie entre ce nulle part et les difficultés de la réalité partagée, ici et maintenant, qui est l'inspiration première de l'humour ! Ainsi peut-on dire que l'humour de l'émancipation fait appel à un désir de justice et d'inconnu. Le rire qui en découle est un enfant de bohème, un Gavroche, un gamin. ●